

Interprète du rôle-titre, Molière crée *George Dandin ou le Mari confondu* le 18 juillet 1668 au théâtre de verdure du Petit parc à Versailles. Enchâssée dans une pastorale dont Lully a composé la musique, la pièce a su séduire la Cour lors de sa création, puis les spectateurs parisiens lors de la reprise sans le divertissement sur la scène du Théâtre du Palais-Royal, le 9 novembre 1668. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la carrière de la pièce porte la marque de ses grands interprètes, avant que le regard d'un metteur en scène n'arrache le rôle à sa tradition de jeu et ne donne toute sa force à la pièce, souvent jugée comme atypique voire mineure dans le *corpus* moliéresque.

La pièce, jouée trente-neuf fois jusqu'à la mort de Molière, entre au répertoire de la Comédie-Française le 17 février 1681, soit huit ans jour pour jour après la mort du dramaturge. La pièce y est ensuite jouée très régulièrement jusqu'en 1793, puis reprise à un rythme beaucoup plus variable jusqu'en 1896, connaissant même quelques éclipses.

Le rôle-titre est tenu par des comédiens aussi différents que Bonneval, Des Essarts, Grandville, Provost – se distinguant principalement dans les rôles à manteaux ou de jeunes paysans – dont les interprétations témoignent d'une tradition de jeu tirant le personnage de Dandin vers la farce.

Edmond Got, qui reprend le rôle le 10 février 1874, est le premier comédien à souligner l'aspect tragique du mari bafoué. Francisque Sarcey se souvenant de l'interprétation de Got, regrette que le comédien, en dépit de ses grandes qualités d'interprétation, ait fait de la pièce « un chef d'œuvre de désenchantement morne [...] Jamais homme ne fut plus navré et plus lugubre. On sortait de la représentation avec un poids de cent livres sur la poitrine⁽¹⁾ ». En dépit de critiques plus enthousiastes, le succès peine à venir et la pièce est rapidement retirée de l'affiche. Avec Pierre Laugier distribué dans le rôle titre en 1890, Francisque Sarcey salue le retour au comique, le comédien y faisant figure de « Boubouroche du répertoire classique, un grotesque qui fait rire bien plutôt qu'il n'apitoie [...] on s'amuse de la déconvenue de Laugier et de son air piteux⁽²⁾ ». En 1893, le critique loue l'interprétation d'un Léon Bernard extrêmement comique, drôle, ridicule, « et douloureux » – reprenant ainsi la formule de Jules Michelet⁽³⁾.

C'est pourtant l'interprétation plus sombre donnée par Got, pour qui « l'écrasement de ce George Dandin n'est pas plaisant le moins du monde », que retiendront les metteurs en scène du XX^e siècle.

En 1937, Charles Dullin, invité à mettre en scène la pièce au Français, déclare considérer cette œuvre comme l'une des plus inquiétantes de Molière. En abordant George Dandin, la grande difficulté est selon lui de laisser « l'amertume prendre le pas et la comédie s'obscurcir jusqu'au drame ». Charles Dullin propose un rajeunissement du personnage de Dandin et confie le rôle titre à Fernand Ledoux. Ce dernier, face à « l'ironique Madeleine Renaud », reçoit des critiques en général très favorables, tandis que la comédienne incarne une Angélique tout en finesse et en grâce.

En 1954, Michel Galabru fait ses débuts officiels à la Comédie-Française dans le *George Dandin* mis en scène par George Chamarat. Mony Dalmès interprète le rôle d'Angélique, Jean-Paul Roussillon propose un Lubin fantaisiste, tandis que Berthe Bovy et Maurice Chambreuil jouent les époux Sotenville. Si le metteur en scène propose à nouveau un Dandin jeune, il lui semble que la nature comique de Michel Galabru « lui éviterait sans doute le travers que l'on adressa parfois aux comédiens chargés de ce rôle et qui l'assombrissaient jusqu'à en faire une composition par trop dramatique⁽⁴⁾ ». Sans aller jusqu'à la farce, que George Dandin côtoie constamment, il souhaite que

l'humanité du personnage « se dégage dans le comique ». Dans un décor au style naïf de Suzanne Reymond, Georges Chamarat souhaite montrer l'« incommunicabilité des classes sociales et la sottise de vouloir sortir de la sienne ». Michel Galabru déclenche une forte hilarité dans la salle et la presse salue unanimement le talent du comédien, capable de montrer tous les aspects de Dandin. Le rôle est repris en 1960 par René Camoin, toujours avec succès.

En 1970, la Comédie-Française propose un spectacle composé de *Il ne faut jurer de rien* d'Alfred de Musset, mis en scène par Michel Duchaussoy, suivi de *George Dandin* mis en scène par Jean-Paul Roussillon, le Lubin de 1937. Ce dernier délaisse le sous-titre de la pièce, *le Mari confondu* et livre une mise en scène beaucoup plus proche de la « lecture marxiste » de Roger Planchon, assimilant le réalisme brechtien, que de la tradition de la Comédie-Française. « *George Dandin* n'est pas une tragédie mais c'est peut-être la plus grande et la plus forte comédie sociale française », affirmait le metteur en scène en 1958, lors de sa mise en scène au Théâtre de la Cité de Villeurbanne. Roussillon aborde ainsi la pièce avec une vision beaucoup plus sombre que ses prédécesseurs, en la poussant vers un réalisme noir.

Dans un décor en noir et blanc de Jacques Le Marquet, décrit comme austère et froid, Dandin apparaît comme un homme ligoté, poussé au suicide par ceux qui l'oppriment. Robert Hirsch refuse de s'attendrir sur Dandin et rend pathétique le ridicule du personnage : « Je ne le plains pas et je ne cherche pas à le faire plaindre car, enfin, tout ce qui lui arrive est de sa faute, et si à la fin le spectateur se dit : « Ah ! vraiment, ce type est trop bête », franchement je serais heureux⁽⁵⁾ ». Il souhaite faire de Dandin un homme lucide qui fait le constat de son erreur : une mésalliance, mais ne parvient pas à en effacer les conséquences. Les Sotenville sont libérés de leurs costumes surchargés et Angélique n'est plus la charmante coquette traditionnelle ni la perversité incarnée, mais une jeune femme révoltée contre son sort. Catherine Hiegel joue ainsi une « Angélique de pierre », bien loin du personnage dont Voltaire, puis Rousseau, fustigeaient la conduite et l'immoralité.

Si la plupart des journalistes relatent dans leurs colonnes une mise en scène qui fait figure d'événement, quelques critiques comme Jean-Jacques Gautier, dans *le Figaro*, n'hésitent pas à parler de sinistre contresens.

En 1992, Jacques Lassalle s'empare de la pièce et l'enchâsse dans *la Comtesse d'Escarbagnas* dans un décor bucolique de Patrice Cauchetier, prenant ainsi le contrepied du réalisme d'un Roger Planchon. Alain Pralon joue un George Dandin « bouleversant », entouré dans les rôles principaux de Muriel Mayette-Holtz (Angélique), Bérangère Dautun et François Beaulieu (les époux Sotenville). En dépit de l'interprétation très fine des comédiens, la mise en scène peine à convaincre les critiques.

Catherine Hiegel propose à son tour sa vision de la pièce en 1999, au Théâtre du Vieux Colombier. Elle s'attache avant tout à montrer un couple « possible », qui pourrait vivre ensemble et confie à Bruno Putzulu et Anne Kessler les rôles d'époux malheureux, à la fois victimes et bourreaux, qui s'affrontent dans un décor de Goury : une cour de ferme sombre et boueuse. Jérôme Pouly, qui incarnait Lubin dans la mise en scène de Catherine Hiegel, reprend aujourd'hui le rôle du mari confondu dans une mise en scène d'Hervé Pierre qui souhaite inscrire son personnage dans un XIX^e siècle marqué par le naturalisme pictural d'un Gustave Courbet.

Claire Lempereur,
documentaliste à la Comédie-Française
2014

(1) Feuilleton du journal *le Temps*, 30 octobre 1893

(2) *ibid.*

(3) « George Dandin est douloureux », écrit l'historien dans son *Histoire de France*

(4) *Le Monde*, 17 janvier 1954

(5) *Nouvelles littéraires*, 19 janvier 1970